

# jacques laurent

## le nu vêtu et dévêtu



Extrait de la publication

**idées/gallimard**









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

ISBN 2-07-035468-7

## I

On le sait : des haillons font un mendiant, une couronne fait un roi. Même couronné, François I<sup>er</sup> commande une armure si somptueuse qu'il n'arrivera jamais à la payer. Mais il suffit qu'un prince retrousse à la diable son pantalon pour que triomphe le pantalon à revers ; l'habit fait le prince mais le prince rend princier un habit, il lui suffit de le porter. Le vêtement est une mise en scène.

A la faveur d'une mise en scène dont il est l'auteur, l'homme peut se persuader que la pièce écrite par les photons, les acides aminés, la gravitation et les spermatozoïdes — ou par la résistance des matières et la succession des saisons —, que cette pièce, il en est l'auteur et qu'en empruntant le pseudonyme d'un dieu ou d'un principe, il a le droit de la signer.

Le prince d'une légende saharienne demande à un homme nu :

— Que te manque-t-il ô homme nu ?

— Une bague mon prince.

Dans *Les Contes du chat perché*, Delphine et Marinette ayant fait connaissance avec des lapins de garenne, bientôt ceux-ci leur demandèrent « si elles étaient nées avec leurs habits ou s'ils étaient poussés plus tard. Elles étaient souvent embarrassées de répondre. Delphine ôta son tablier pour montrer qu'il ne tenait pas à sa peau et Marinette se déchaussa d'un pied. Pensant qu'elles devaient se faire très mal, ils fermaient les yeux pour ne pas voir ».

Enfant, je fardais mon nez avec le rouge à lèvres de ma mère, j'improvisais des moustaches avec de la crème au chocolat ou de la pâte dentifrice ; armé d'un stylo ou d'une plume sergent-major qui tressaillait sur les pores de ma peau, j'enlaçais de bleus triangles autour de mes genoux ; pour la mi-Carême je me regardais dans une glace, transformé en une grimace bariolée et hirsute ; ainsi reflétais-je un vieux pouvoir qui n'a jamais cessé d'étonner l'homme, celui d'imaginer et de trouver en soi un support charnel à l'illusion.

Si l'homme est vêtu, c'est qu'il l'a bien voulu. Rien n'est plus léger que de placer le vêtement sur le même plan que l'habitation,



**l'agriculture, l'élevage. La nature exige en effet que l'homme dorme, boive, mange. Elle ne lui fait pas un besoin de se vêtir, sauf sous des climats extrêmes. De même que les Indiens vivent nus en Amazonie, les Méditerranéens vivraient nus encore s'ils n'avaient été sensibles qu'aux impératifs physiologiques. Les besoins de l'imaginaire les harcelèrent aussi impérieusement que ceux du corps. Le vêtement naquit. Inutile mais nécessaire, superflu mais fascinant, il donna en apparaissant la preuve que l'homme savait qu'il n'était pas un animal. C'est entre la naissance de la religion et de l'art qu'il faut placer celle du vêtement et non dans le chapitre des armes, des hameçons et des outils agricoles, bref de l'efficace. Et encore, obligé de choisir, je placerais les premiers dieux dans l'efficace et non le vêtement qui procède du fantasme et en démontre l'impérialisme.**

**Est vêtement tout ce qui a volontairement changé la peau des hommes, fût-ce un trait de peinture. Car le vêtement fut d'abord un ornement. Sur le flanc des poteries l'homme traça des zébrures et, de même, sur sa peau. Un même génie l'avait poussé à dessiner sur les parois de pierre et sur sa propre chair. Avec emportement, il considéra ces activités de luxe**

comme primordiales et d'une importance égale à celles qui lui permettraient de survivre. Comme la peau d'un galet, la surface du corps humain est lisse ; son unité de ton se prête à la peinture, son moelleux au tatouage, au maquillage.

L'architecture d'un corps comporte des étranglements autour desquels on peut assujettir des cintres disposés à tenir en suspens, des coupoles qu'il est tentant de coiffer, des volumes apparentés aux cônes le long desquels on fera remonter des cercles jusqu'à ce que le galbe les immobilise. Dès lors casques, anneaux, vagues de plumes, masques n'ont plus qu'à apparaître pour parfaire l'entreprise dénaturante du tatouage. Grâce aux masques, on obtiendrait une face plus large que les deux épaules, terrible ou rêveuse selon l'inspiration. Ce besoin de métamorphose réapparaît tout au long de l'histoire du vêtement — cas du hennin qui fait du crâne un cône, du vertugadin ou de la crinoline qui inventent des hanches en forme d'ailes ou de coupoles. J'appelle aussi bien vêtement l'effet d'un bandage qui transforme le pied d'une Chinoise en un arc où le gros orteil frôle le talon, et le complet bourgeois né au XIX<sup>e</sup>

qui dissimule les plis des articulations en tuyautant les membres.

Petits, nous jouions à travestir les animaux domestiques, le chien à qui nous avons passé des chaussettes et un bonnet peinait avec application pour s'en dépêtrer, la chatte avait tôt fait de se délivrer d'un collier de fleurs ou d'aiguilles de pin. La présence de ces corps étrangers les irritait tous. Ils restaient intégrés à un univers où, si l'on souhaite un outil ou une parure, on attend du corps qu'à l'occasion il les fabrique. L'espèce se fie au pouvoir dilatateur et inventeur de la nature. Si on la laisse aller, des milliers de printemps aidant, elle ne demande pas mieux que de s'épanouir en excroissances durables, en proliférations prolifiques, elle est un champ d'accouchements, d'éclosions, de moisissure, où viennent se gorger les charognards à poils et à plumes ; elle ne demande qu'à prendre le départ, à grouiller, à pousser des pseudopodes, à inventer des duvets, à détraquer les embryons en affolant les gènes, à muter — par la force du hasard, plus hallucinante que celle de l'habitude. Pour Monod, les rêves passent comme des frissons sur les espèces et les disposent à accepter ou non les modifications qui se proposent fortuite-

ment à leur statut. Ainsi est-il possible qu'un poisson fût charmé quand il lui poussa les pattes dont l'absence irritait son désir. Il suffit de laisser passer les millénaires et le front se hérisse en crête ou en corne, le nez s'allonge en trompe, les pattes se palment ; servi par le hasard, le rêve, paradis aérien ou abysse, progrès technique ou cauchemar, s'incarne. Les hommes n'ont jamais attendu des lentes œuvres de la biosphère la concrétisation de leurs souhaits. S'ils ont envie de palmes ils les fabriquent, les enfilent et les retirent dès qu'elles leur sont importunes. La même racine indo-européenne a donné *arm* en anglais qui signifie bras et en français *arme* qui est un prolongement du bras, le produit d'une invention, un supplément qu'on utilise le moment venu.

Nous savons que l'homme est un faiseur d'outils, son cerveau lui en donnait le pouvoir et nous n'avons pas de mal à comprendre pourquoi une charrue ou une arme a évolué. Ces modifications se sont déroulées dans un rationnel auquel l'histoire du vêtement reste rebelle. On peut expliquer fonctionnellement l'armure du chevalier, la tunique du plongeur parce qu'elles sont des outils mais on passe en

un autre monde dès que l'on assiste à l'apparition du hennin, des talons hauts ou de la cravate. Ce n'est pas la même part de l'homme qui inspire la conception de la hache et celle du tatouage. Dès le tatouage, l'homme prouvait son refus d'accepter les apparences que la nature lui avait fixées.

Il se jetait à corps perdu dans une aventure mûe par sa seule imagination. Celle-ci lui a noyé la tête sous les plumes comme un oiseau, ou grâce à un casque cornu, lui a offert le front d'un bison ; elle a affûté ses talons en aiguilles, a étranglé sa taille comme celle d'une guêpe, tantôt gonflant ses épaules, tantôt empennant ses hanches, tantôt le plissant comme une colonne dorique ou corinthienne, tantôt lui greffant une queue de pie. Rien ne l'y obligeait mais le goût d'exercer sa liberté et son pouvoir le poussait, et sans doute aussi son angoisse.

## II

Un peu avant cinq heures mon père rentrait du Palais. Son melon suspendu au portemanteau comme un fruit exotique, il se penchait sur moi pour m'embrasser ; si le temps était froid, il s'asseyait devant une bouche de chaleur (rectangle grillagé qui, tenant lieu de radiateur, émettait un flot d'air chaud auquel se mêlait parfois une souris blanche) et retirait ses guêtres mauves ; pour peu que l'humidité eût retenu son attention, il changeait de chaussures. Puis toujours gileté, cravaté, le cou engoncé dans une blancheur amidonnée et brillante, le corps masqué par une livrée sombre, il se dirigeait vers son bureau au moment où retentissait le coup de sonnette du premier plaideur. Après le départ du dernier, il se « changeait », revêtant l'habit ou le smoking, ou seulement un complet plus frais et plus raide, signes qu'il allait « dîner en ville » ou

qu'il recevait ; ou encore il passait une vieille veste avachie et enfilait les chaussons qui l'attendaient devant la bouche de chaleur, signes que nous allions nous mettre à table entre nous, rite familial qu'il accomplissait quelquefois en revêtant un vieil uniforme d'officier de réserve qu'il usait, faute de guerre, dans l'intimité. Le matin, il apparaissait au petit déjeuner les pieds nus dans des mules, offrant à ma curiosité des chevilles où se nouaient des veines, le corps enveloppé dans une robe de chambre à brandebourgs qui l'apparentaient inopinément aux dompteurs de l'époque ; un pyjama réséda en dépassait. Au Palais, où il m'emmena un après-midi, je le vis sans étonnement enrobé de noir et rabatté de blanc, cette apparence complétant les autres auxquelles s'ajoutaient le grand sombre maillot qu'il portait sur la plage, la blancheur de la tenue de tennis ou encore la marinière bleue et le pantalon rouge délavé crevette que les bourgeois portaient en vacances pour imiter les pêcheurs indigènes. Je n'imaginais pas mon père nu — ni vêtu autrement qu'il ne l'était à travers des modifications rituelles. Je n'aurais pas imaginé davantage qu'il pût partir pour le Palais en marinière bretonne ni surgir en

smoking pour les petits déjeuners, et je ne pouvais pas non plus imaginer que « quand je serais grand » je m'habillerais autrement que lui. Même, cette certitude freinait mon élan dans la recherche d'une future carrière, car, pompier, j'aurais été coiffé d'un casque étincelant, cuisinier, d'une toque blanche, terrassier, mes hanches auraient plongé dans un vaste pantalon de velours dont l'une des poches laisse dépasser un double mètre. Il était exclu pour moi de porter plus tard d'autres vêtements que mon père, tant, de ce qui m'entourait, le vêtement me donnait l'illusion la plus solide de la stabilité universelle.

Or, le vêtement était né du besoin éprouvé par l'homme de *se changer*, puis le besoin de *changer* créa la mode. Les premiers Égyptiens variaient leur tenue en toute occasion, alternant une tunique blanche avec une autre tissée d'or, la surmontant parfois d'un large collier ornemental. Ils recouraient aux barbes postiches qu'ils mettaient et enlevaient comme des masques ; un prince, à l'occasion, s'accrochait une queue de lion<sup>1</sup> au bas des reins. Un Égyptien

1. Le rapport du corps humain et des peaux de bêtes exigerait une étude particulière. De même que l'arme a précédé l'outil, il est probable que la fourrure a précédé le vêtement, donnant au



de la haute société pouvait varier ses apparences, n'ayant qu'à choisir dans sa garde-robe. Le matin, il vaque à ses affaires en pagne ou en jupon, puis « pour s'habiller » il enfle une tunique ; sa femme porte en général deux tuniques dont l'une est devenue sa chemise et constitue un dessous. Le transparent fait fureur et l'on portera même des robes faites de résilles qui sont très révélatrices. La pudeur existait-elle ? Beaucoup de robes découvraient les seins et la transparence se chargeait de faire deviner le reste du corps.

Mais d'un siècle à l'autre la mode bougeait si peu que nous ne pouvons l'entrevoir que comme une velléité. Au deuxième millénaire, notamment sous les Ramsès, le costume reste presque inchangé.

Le vêtement est soumis au regard des autres, à leur jugement. Nous ne sommes pas libres, si nous vivons en société, de nous vêtir comme il nous chante. Que je sorte, à Paris, vêtu d'une robe et j'encours une réprobation écrasante. Le vêtement et son histoire ressortissent d'un fantastique nourri de métaphysique, mais aussi

chasseur une protection, un déguisement, un pouvoir mi-ludique mi-sacré qui se perpétua.

de vigilance sociale. La tradition s'oppose aux innovations vestimentaires et celles-ci, puisqu'elles concernent notre apparence, ne peuvent passer inaperçues. Une idée nouvelle nous pouvons en conserver le secret alors que le moindre insolite dans un vêtement nous trahit. Le costume et la coutume, l'habit et l'habitude<sup>1</sup>, cette évidente parenté est significative et le vêtement ne peut varier qu'en un temps où les coutumes varient, où les habitudes se rompent. Il a bougé avec lenteur en Égypte parce qu'une société théocratique prétend en toute candeur à la stabilité. C'est en Occident que son mouvement s'est accéléré, en Grèce puis à Rome surtout pendant la période impériale. Les formes qui se multiplièrent au Moyen Age étaient pour la plupart inconnues de l'Antiquité. Mais pendant longtemps l'Occident a modifié ses vêtements et ses idées à une cadence qui s'accélérait sans parvenir à concevoir qu'elle était caractérisée par la passion du changement en soi ; il croyait toujours accéder par une ultime étape à une pensée ou à un vêtement définitifs. Pourtant, il pressentait sa

1. Ayant passé des années à l'intérieur de l'Asie et s'étant habitué aux apparences orientales, le Père Huc fut pris de fou rire quand il revit des Européens.

vocation sans la formuler et à partir de la Renaissance il renonça à peindre la Vierge en costume du temps parce qu'obscurément il le devinait éphémère. La sculpture nous laisse des Louis XIV et des Napoléon en jupons antiques.

C'est seulement au xvii<sup>e</sup> siècle que la prise de conscience se produit. Pour Molière, l'attachement sénile au vieux pourpoint est ridicule. Descartes conçoit que les modifications du vêtement ne sont dues qu'à un pur désir de changer, de renaître sous une nouvelle apparence lors même que la nouveauté consiste à revenir à une forme précédemment abandonnée : « La même chose qui nous a plu il y a dix ans et nous plaira peut-être avant dix ans nous paraît aujourd'hui extravagante et ridicule. » Les prédicateurs tonnent contre les esclaves de la mode mais la cause est entendue et, au xviii<sup>e</sup>, les chroniqueurs constatent le fait sur un ton badin : « Il faut qu'à la mode chacun s'accommode, le fou l'introduit, le sage la suit. » Un autre considère comme un fait acquis la gratuité et la rapidité du changement : « Les colifichets qu'aujourd'hui l'on admire à la foire ou au palais dans deux jours feront rire. » La notion de mode, tant elle contenait de déraison

pour un classique, ne se dégageait que lentement, et quand La Bruyère lui consacre un chapitre il nous surprend en présentant comme des victimes de la mode des originaux solitaires et passionnés, un amateur de fleurs qui sacrifie sa vie aux tulipes, le collectionneur de médailles, le collectionneur de bustes ou de papillons, le voyageur obnubilé, le linguiste insatiable. Mais il se rapproche du sujet en abordant le duel dont la mode ne s'est affaiblie qu'au XIX<sup>e</sup>, encore que le devoir de risquer sa vie pour une vétille ne soit pas une manifestation aussi pure et gratuite de la mode que la forme d'un soulier<sup>1</sup>. La Bruyère touche vraiment à la

1. Le duel me fournit même une occasion de distinguer les variations du vêtement, du savoir-vivre, voire même de l'esthétique qui ne tiennent qu'à un besoin passionnel et aléatoire de changement et les profondes modifications de la morale. Un chevalier du XIII<sup>e</sup> qui ne quittait point son armure et un courtisan du XVII<sup>e</sup> qui se ruinait en rubans se croyaient également tenus par le sens de l'honneur à accepter, de gaieté ou de tristesse de cœur, un duel, et il y a un demi-siècle un ennemi patenté de la violence, Paul Léautaud, était encore disposé à constituer ses témoins. Corneille fut sans doute le dernier poète de l'honneur féodal, et le roman picaresque innova en déployant un monde où cet honneur était inconnu ou tourné en dérision. Il n'empêche que le duel a survécu pendant la période classique, qu'on se battait encore à mort pendant l'ère romantique, et que le duel ne disparut au XX<sup>e</sup> que parce qu'il devenait un simulacre (deux balles échangées sans résultat) et qu'il était risible, comparé à la vie quotidienne des combattants de la Première Guerre mondiale. On n'imaginerait pas aujourd'hui un duel entre un leader



# idées



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

## jacques laurent : le nu vêtu et dévêtu

Le port du vêtement, l'homme se l'est imposé ; il avait besoin de se distinguer de la nature en démontrant son pouvoir, celui de se changer lui-même. Le besoin de se changer a créé le besoin de perpétuellement changer, c'est-à-dire la mode, suscitant de l'Égypte des pharaons jusqu'à nos jours l'extraordinaire histoire du costume, fait social lié physiologiquement et spirituellement au corps, au comportement, à l'habitude et au rêve. A travers une métamorphose continue ont joué aussi bien l'architecture que la religion, l'imagination que le conformisme, la passion de l'absolu et celle du superflu. Tels sont les thèmes que Jacques Laurent aborde avec la liberté et l'éclat qu'on lui connaît. Vagabondant d'un bout à l'autre de l'histoire, il construit un essai qui se lit presque à la manière d'un roman, le roman du corps se couvrant ou se découvrant, inventant pour les délaissés tour à tour les accessoires les plus imprévus, voiles, hennins, porteparretelles, drapés, vertugadins, corsets, crinolines, collants, aigrettes, etc.

En notre fin de siècle l'homme et la femme inventent même le dévêtu, réussissent à retrouver la nudité ancienne pour en faire le plus moderne des vêtements.

ingres :  
"la petite baigneuse" (détail).  
musée du louvre, paris.  
photo © musées nationaux

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035 468-7

A 35 468



catégorie

2